

Recherches féministes

Thérèse Moreau : *Le grand livre des recettes secrètes*

Micheline Beauregard

Éducation et émancipation
Volume 11, numéro 1, 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/057998ar
<https://doi.org/10.7202/057998ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN 0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauregard, M. (1998). Thérèse Moreau : *Le grand livre des recettes secrètes*. *Recherches féministes*, 11(1), 342–344. <https://doi.org/10.7202/057998ar>

Tous droits réservés © Recherches féministes,
Université Laval, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

acteurs médicaux traditionnels et alternatifs (aux études et sur le marché du travail), aux sociologues, aux psychologues, à ceux et celles qui accompagnent des personnes atteintes, aux représentants et aux représentantes de groupes de bienfaisance et surtout aux femmes, atteintes ou non de la maladie, mais désireuse de soutenir cette cause. Ce contenu fouillé bouleversera plus d'une personne. Cœurs sensibles et personnes en traitement, attention, remise en question garantie!

Sylvie Trahan
Greffée de la moelle osseuse en bonne santé

Thérèse Moreau : *Le grand livre des recettes secrètes*. Genève, Éditions Métropolis, collection «La Cuisine de mes souvenirs», 1997, 125 p.

Quand j'ai reçu ce livre de contes, de Thérèse Moreau, je l'ai d'abord trouvé beau à regarder, avec ce détail du «Jardin des délices», de Jérôme Bosch, sur sa page couverture rose tendre. En le feuilletant avec curiosité, je me suis rappelé ces autres récits, érotiques ceux-là, où la gastronomie est également partie prenante à la structure de l'œuvre, et qui ont été réunis en 1976 par Yves Thériault sous le titre *Œuvre de chair* (ils viennent tout juste d'être édités pour la troisième fois (Thériault 1997). Mais là s'arrête la comparaison, car si notre auteure (elle dit «autrice») fait mine de retourner à sa cuisine et intègre douze merveilleuses recettes dans l'organisation de ses contes, c'est avant tout de mémoire de femme qu'il s'agit dans son *Grand livre de recettes secrètes*.

Thérèse Moreau est surtout connue en tant qu'essayiste et spécialiste de la littérature du XIX^e siècle. Elle s'est aussi beaucoup occupée d'éducation non sexiste et a produit un guide de rédaction et de ressources pour documents scolaires (Moreau 1997). Elle nous donne ici un aperçu de la versatilité de son talent avec ce recueil de contes savants dont la construction se présente sous la forme d'une «Carte du jour». En hors-d'œuvre, la préface facétieuse de tante Marie donne tout à fait le ton mi-figue, mi-raisin du livre, alors que la postface confirme, s'il en était besoin, les intentions d'une auteure philosophe plongeant à pleines mains dans un exercice de «Semis au logis» (lire «sémiologie») de haute voltige.

La table des matières du recueil présente donc un menu composé de huit contes littéraires et culinaires dont l'humour n'est pas le moindre des ingrédients. Thérèse Moreau s'amuse, et il semble bien évident qu'elle n'ait pas du tout envie de suivre l'avis de tante Marie, qui voudrait bien la voir se limiter «à filer la fondue en lieu et place de la métaphore».

Nous sommes en Suisse, dans la belle île Helvétie, comme dit cette chère tante Marie, dont la trouvaille à propos de l'emploi du temps journalier suggéré aux femmes du comté de Vaud dans un manuel d'économie familiale des années 80 a de quoi surprendre. On reste en effet quelque peu effarée devant l'énumération infantilissante des tâches à accomplir au foyer entre 6 h 45 et 22 h 30, heure prescrite pour le coucher! Tante Marie est par ailleurs elle-même l'auteure anonyme d'un livre de recettes où Aphasie, la narquoise philosophe de la postface, puisera bientôt le mot à mot de la genèse d'une confiture de fraises

bouillonnante, donnée ici comme la métaphore exubérante d'un autre texte, celui de la Loi.

Dans le premier conte du recueil, «Madame Tell fait du gâteau aux pommes», l'auteure reprend le vieux récit du point de vue de Cléofé, la femme de Guillaume. Une condition féminine toute en contradiction s'y expose en même temps qu'est révélé le vrai pays de la femme, celui dont on ne lui permet guère d'émigrer : le domestique. Les revendications de Cléofé ne rencontrent visiblement pas meilleure oreille que celles de ses consœurs de tous les temps. Le ton badin adopté pour le récit habille quelques vérités universelles sorties du boisseau en même temps que les pommes vertes du désormais célèbre gâteau raté par la cuisinière et dont serait né, paraît-il, le chausson aux pommes.

On trouve dans «Les fruits défendus», le deuxième conte du recueil, des femmes-îles exploitées, parmi lesquelles une Ginger savante en assaisonnements exotiques rêve de pirates aux mœurs égalitaires et mijote une vengeance aux couleurs de son monde. Les îles Vierges servent de décor paradisiaque à une réflexion sur les rapports dominants/dominés. Le conte adopte le point de vue d'une femme consciente, qui vit sa condition d'esclave en pleine possession des ingénieux moyens qu'elle a mis au point pour se dérober à son état. Les maîtres feraient bien de se méfier d'une cuisinière aussi habile aux fruitueux mélanges. Son poulet en cocotte sera un rêve.

La Rose Bonbon du conte «Les yeux dans le bouillon» donne à fond de train dans la jambette à l'autorité. Le château résiste, mais ce n'est pas faute d'efforts de la cuisinière à qui on aura tout juste permis d'améliorer la recette sans consentir à ce qu'elle touche à la tradition. C'est de la langue qu'il s'agit ici sous couvert de pot-au-feu. Avec ce troisième conte, l'auteure se surpasse dans l'usage de la métaphore. Que les académies se le tiennent pour dit, il y a çà et là des délires qui sapent les fondements des doctrines et s'attaquent en douce aux habitudes les mieux ancrées. Comme un roman à clé, ce conte savoureux excite l'esprit et laisse aux lèvres un sourire entendu après dégustation.

Le quatrième conte, «Un barbecue chez les grands-parents», retrace une histoire de famille sous forme d'allégorie. Parce qu'elle a refusé d'obtempérer aux ordres de grand-père, Whichdaughter, la fille qui s'adonne au décryptage des secrets de famille, a jadis été chassée du domaine et dépossédée de son droit d'héritage. Ce grand-père, installé depuis toujours en maître absolu de sa descendance, s'est assuré la complicité de la grand-mère, seule personne du clan familial en mesure d'infirmer ses prétentions mais qui, soumise depuis trop longtemps aux lois du patriarcat, a perdu la capacité de s'opposer et de faire changer les choses. Il appartiendra en bout de ligne à Whichdaughter de révéler la supercherie des origines.

La «Lettre de Browniesville» adressée à madame la comtesse se révélera une ode au chocolat dont la «consœurerie» est appelée à prendre toute la mesure. Sur une note nostalgique, ce cinquième conte appelle à un sursaut de vaillance, de façon que d'un monde à l'autre survive l'appétit suscité pour un mousseux mélange des mots. La recette de brownies pointe ici la direction à prendre.

Pour celles et ceux qui connaissent et chérissent les écrits de Christine de Pisan, le conte le plus apprécié du livre sera sans doute celui intitulé «Christine ou le goût de la tarte blanche». Ce «il» qui se dilue sous nos yeux dans l'écriture et bascule dans le temps pour devenir «elle», Christine, a quelque chose

d'obstiné et d'émouvant. Rendre au monde moderne tous ces mots en poèmes, cette force de femme qui traverse les siècles pour venir jusqu'à nous avec ses phrases en français d'un autre âge, voilà l'entreprise qui passe par le gâteau «à la saveur de *cheesecake* mêlée de gingembre et d'eau de rose».

C'est dans le septième conte du recueil que Thérèse Moreau fait un clin d'œil amical aux féministes du Québec. On y retrouve en effet le cri de ralliement «Du pain et des roses» au beau milieu des rappels d'ordre littéraire qui parsèment la narration. On prend ainsi le thé chez Mrs. Dalloway et l'on pique-nique sur l'Acropole. Une intertextualité amusante nourrit le fil d'une écriture qui travaille à l'harmonie et donne à lire en fin de récit une recette de concorde aux ingrédients tout en légèreté et douceur, à la mémoire de Virginia Woolf.

Le dernier conte se penche avec humour sur la féminisation du «Livre des mots», reconstituant en un éclair une pâte à choux épïcène. On peut y suivre les soubresauts de la création à la fois chez l'écrivaine et la cuisinière jusqu'à la mise en forme par cette dernière d'une friandise appelée «la religieuse», pâtisserie sublime qui signera son appartenance de droit au *Grand livre des Recettes secrètes*.

Si l'on a osé prétendre dans le passé que «les cuisinières analphabètes font les meilleures soupes», Thérèse Moreau, elle, nous convainc sans peine que littérature, gastronomie et féminisme s'entremêlent avec bonheur. Son *Grand livre des recettes secrètes* se révèle un délice pour l'esprit avant même que de chatouiller les papilles gustatives. La table est dressée... À notre bonne santé!

*Micheline Beauregard
Chaire d'étude Claire-Bonenfant
sur la condition des femmes
Université Laval*

RÉFÉRENCE

- MOREAU, Thérèse
1994 *Pour une éducation épïcène*. Lausanne, Réalités sociales.
- THÉRIAULT, Yves
1997 *Œuvre de chair*. 3^e éd, Montréal, Hexagone.